

PATRICK MODIANO

ENCRE  
SYMPATHIQUE

Roman

VesalBookshop.com

*nrf*

GALLIMARD

Qui veut se souvenir doit se confier à l'oubli, à ce risque  
qu'est l'oubli absolu et à ce beau hasard que devient alors le  
souvenir.

Maurice BLANCHOT

**VesalBookshop.com**

Il y a des blancs dans cette vie, des blancs que l'on devine si l'on ouvre le « dossier » : une simple fiche dans une chemise à la couleur bleu ciel qui a pâli avec le temps. Presque blanc, lui aussi, cet ancien bleu ciel. Et le mot « dossier » est écrit au milieu de la chemise. À l'encre noire.

C'est le seul vestige qui me reste de l'agence de Hutte, la seule trace de mon passage dans ces trois pièces d'un ancien appartement dont les fenêtres donnaient sur une cour. Je n'avais guère plus de vingt ans. Le bureau de Hutte occupait la pièce du fond, avec l'armoire aux archives. Pourquoi ce « dossier » plutôt qu'un autre ? À cause des blancs, sans doute. Et puis il ne se trouvait pas dans l'armoire aux archives, mais il demeurait là, abandonné sur le bureau de Hutte. Une « affaire », comme il disait, qui n'avait pas encore été résolue – le serait-elle jamais ? –, la première dont il m'avait parlé le soir où il m'avait engagé « à l'essai », selon son expression. Et quelques mois plus tard, un autre soir à la même heure, quand j'avais renoncé à ce travail et quitté définitivement l'agence, j'avais glissé dans ma serviette, à l'insu de Hutte et après lui avoir fait mes adieux, la fiche dans sa chemise bleu ciel qui traînait sur son bureau. En souvenir.

Oui, la première mission que m'avait confiée Hutte était en rapport avec cette fiche. Je devais demander à la concierge d'un immeuble du 15<sup>e</sup> arrondissement si elle n'avait pas de nouvelles d'une certaine Noëlle Lefebvre, une personne qui posait à Hutte un double problème : non seulement elle avait disparu d'un jour à l'autre, mais on n'était même pas sûr de sa véritable identité. Après la loge de la concierge, Hutte m'avait chargé de passer dans un bureau des PTT muni d'une carte qu'il m'avait donnée. Sur celle-ci figurait le nom de Noëlle Lefebvre, son adresse et sa photo, et elle servait à retirer du courrier au guichet de la poste restante. La dénommée Noëlle Lefebvre l'avait oubliée à son domicile. Et puis, je devais me rendre dans un café pour savoir si on y avait vu Noëlle Lefebvre ces temps derniers, m'asseoir à une table et y demeurer jusqu'à la fin de l'après-midi au cas où Noëlle Lefebvre ferait son apparition. Tout cela dans le même quartier et la même journée.

La concierge de l'immeuble a mis longtemps à me répondre. J'avais frappé de plus en plus fort à la vitre de la loge. La porte s'est entrouverte sur un visage ensommeillé. J'ai d'abord eu l'impression que le nom « Noëlle Lefebvre » n'évoquait rien pour elle.

« Vous l'avez vue récemment ? »

Elle a fini par me dire d'une voix sèche :

« ... Non, monsieur... je ne l'ai pas revue depuis plus d'un mois. »

Je n'ai pas osé lui poser d'autres questions. Je n'en aurais pas eu le temps, car elle avait aussitôt refermé la porte.

Au bureau de la poste restante, l'homme a examiné la carte que je lui tendais.

« Mais vous n'êtes pas Noëlle Lefebvre, monsieur.

— Elle est absente de Paris, lui ai-je dit. Elle m'a chargé de prendre son courrier. »

Alors, il s'est levé et a marché jusqu'à une rangée de casiers. Il a examiné le peu de lettres qu'ils contenaient. Il est revenu vers moi et m'a fait un signe négatif de la tête.

« Rien au nom de Noëlle Lefebvre, »

Il ne me restait plus qu'à me rendre au café que m'avait indiqué Hutte.

Un début d'après-midi. Personne dans la petite salle, sauf un homme, derrière le zinc, qui lisait un journal. Il ne m'a pas vu entrer et il poursuivait sa lecture. Je ne savais plus en quels termes formuler ma question. Lui tendre tout simplement la carte de la poste restante au nom de Noëlle Lefebvre ? J'étais gêné de ce rôle que Hutte me faisait jouer et qui s'accordait mal avec ma timidité. Il a levé la tête vers moi.

« Vous n'avez pas vu Noëlle Lefebvre ces jours derniers ? »

Il me semblait que je parlais trop vite, si vite que j'avais les mots.

« Noëlle ? Non. »

Il m'avait répondu de manière si brève que j'étais tenté de lui poser d'autres questions concernant cette personne. Mais je craignais d'éveiller sa méfiance. Je me suis assis à l'une des tables de la petite terrasse qui débordait sur le trottoir. Il est venu prendre la commande. C'était le moment de lui parler pour en savoir plus long. Des phrases anodines se bouscuaient dans ma tête, qui auraient pu entraîner de sa part des réponses précises.

« Je vais quand même l'attendre... on ne sait jamais avec Noëlle... Vous croyez qu'elle habite encore le quartier?... Figurez-vous qu'elle m'a donné rendez-vous ici... Vous la connaissez depuis longtemps ? »

Mais quand il m'a servi ma grenadine, je n'ai rien dit.

J'ai sorti de ma poche la carte que m'avait confiée Hutte. Aujourd'hui, un siècle plus tard, je me suis arrêté d'écrire un instant à la page 14 du bloc Clairefontaine pour regarder encore cette carte qui fait partie du « dossier ». « Certificat d'émission d'une autorisation de réception sans surtaxe des correspondances poste restante. Autorisation n° 1. Nom : Lefebvre. Prénom : Noëlle, demeurant à Paris 15<sup>e</sup>. Rue et N° : Convention, 88. Photographie du titulaire. Est autorisée à recevoir, sans surtaxe, les correspondances qui lui sont adressées poste restante. »

La photo est beaucoup plus grande qu'un simple photomaton. Et trop foncée. On ne saurait pas dire la couleur des yeux. Ni des cheveux : bruns ? châtain clair ? À la terrasse du café, cet après-midi-là, je fixais avec le plus d'attention possible ce visage dont on distinguait à peine les traits, et je n'étais pas sûr de pouvoir reconnaître Noëlle Lefebvre.

Je me souviens que c'était le début du printemps. La petite terrasse se trouvait au soleil et par moments le ciel s'assombrissait. Un auvent, au-dessus de la terrasse, me protégeait des averses. Quand une silhouette s'avancait sur le trottoir, qui aurait pu être celle de Noëlle Lefebvre, je la suivais du regard en attendant de voir si elle entrait dans le café. Pourquoi Hutte ne m'avait-il pas donné d'indications plus précises sur la manière de l'aborder ? « Vous vous débrouillerez. Prenez-la en filature pour que je sache si elle traîne encore dans ce quartier. » L'expression « en filature » avait provoqué chez moi un éclat de rire. Et Hutte m'avait observé en silence, les sourcils froncés, l'air de me reprocher ma légèreté.

L'après-midi passait lentement, et j'étais toujours assis à l'une des tables de la terrasse. J'imaginai les trajets que faisait Noëlle Lefebvre de son immeuble à la poste, de la poste au café. Elle fréquentait sans doute d'autres endroits du quartier : un cinéma, quelques boutiques... Deux ou

trois personnes qu'elle croisait souvent dans la rue auraient pu témoigner de son existence. Ou une seule personne dont elle partageait la vie.

Je m'étais dit : je me rendrai chaque jour au guichet de la poste restante. Une lettre finirait bien par me tomber entre les mains, l'une de ces lettres qui n'arrivent jamais à leur destinataire. Parti sans laisser d'adresse. Ou bien, je resterais quelque temps dans le quartier. J'y prendrais une chambre d'hôtel. J'arpenterais la zone comprise entre l'immeuble, la poste et le café, et j'élargirais mon champ d'observation par un mouvement concentrique. Je demeurerais attentif aux allées et venues des gens sur le trottoir et me familiariserais avec leurs visages comme celui qui guette les oscillations d'un pendule et qui est prêt à capter les ondes les plus furtives. Il suffisait d'avoir un peu de patience, et, à cette époque de ma vie, je me sentais capable d'attendre pendant des heures sous le soleil et les averses.

Quelques clients étaient entrés dans le café, mais parmi eux je n'avais pas reconnu Noëlle Lefebvre. À travers la vitre, derrière moi, je les observais. Ils étaient assis sur les banquettes – sauf l'un d'eux qui se tenait devant le zinc et parlait au patron. Celui-là, je l'avais repéré à son arrivée. Il devait avoir mon âge, en tout cas pas plus de vingt-cinq ans. Il était grand, les cheveux bruns, et portait une veste de



mouton retourné. Le patron me désignait d'un geste presque imperceptible, et l'autre avait fixé son regard sur moi. Mais avec la vitre qui nous séparait, il m'était facile, en détournant légèrement la tête, de faire comme si je n'avais rien remarqué.

« Monsieur, s'il vous plaît... monsieur... »

J'entends parfois ces mots dans mes rêves, prononcés sur un ton de douceur affectée, mais où perçait une menace. C'était le jeune homme au mouton retourné. Je faisais semblant de l'ignorer.

« S'il vous plaît... monsieur... »

Le ton était plus sec, comme de quelqu'un qui vous aurait surpris en flagrant délit. J'ai levé la tête vers lui.

« Monsieur... »

J'étais étonné par ce terme « monsieur » qu'il utilisait, bien que nous ayons le même âge. Ses traits étaient contractés, et je sentais chez lui une certaine méfiance à mon égard. Je lui ai fait un sourire très large, mais ce sourire semblait l'exaspérer.

« On m'a dit que vous cherchiez Noëlle... »

Il restait là, devant ma table, comme s'il voulait me provoquer.

« Oui. Vous pourriez peut-être me donner de ses nouvelles...

— À quel titre ? » m'a-t-il demandé d'une voix hautaine.

J'avais envie de me lever et de le planter là.

« À quel titre ? Eh bien, c'est une amie. Elle m'a chargé d'aller chercher son courrier poste restante. »

Je lui montrais la carte sur laquelle était agrafée la photo de Noëlle Lefebvre.

« Vous la reconnaissez ? »

Il contemplait la photo. Puis, il a tendu le bras comme s'il voulait saisir la carte, mais je l'en ai empêché d'un geste brusque.

Il a fini par s'asseoir à ma table, ou plutôt il s'est laissé tomber sur la chaise d'osier. Je voyais bien qu'il me prenait maintenant au sérieux.

« Je ne comprends pas... Vous alliez chercher son courrier poste restante ?

— Oui. Dans un bureau de poste, un peu plus haut, rue de la Convention.

— Roger était au courant ?

— Roger ? Quel Roger ?

— Vous ne connaissez pas son mari ?

— Non. »

J'ai pensé que j'avais lu trop vite la fiche dans le bureau de Hutte, une fiche très courte, à peine trois paragraphes. Pourtant, il me semblait qu'on ne précisait pas que Noëlle Lefebvre était mariée.

« Vous voulez parler d'un Roger Lefebvre ? » lui ai-je demandé.

Il a haussé les épaules.

« Pas du tout. Son mari s'appelle Roger Behaviour... Et vous, qui êtes-vous exactement ? »

Il avait rapproché son visage du mien et il me fixait d'un regard insolent.

« Un ami de Noëlle Lefebvre... Je l'ai connue sous son nom de jeune fille... »

Je l'avais dit d'une voix si calme qu'il s'est un peu radouci.

« C'est drôle que je ne vous aie jamais vu avec Noëlle...

— Je m'appelle Eyben. Jean Eyben. J'ai connu Noëlle Lefebvre il y a quelques mois. Elle ne m'a jamais dit qu'elle était mariée. »

Il gardait le silence et paraissait vraiment désappointé.

« Elle m'a demandé d'aller chercher son courrier poste restante. Je pensais qu'elle n'habitait plus ce quartier.

— Mais si, a-t-il dit d'une voix grave. Elle habitait le quartier avec Roger. Au 13 de la rue Vaugelas. Depuis, je n'ai plus de nouvelles.

— Et quel est votre nom ? »

J'ai aussitôt regretté de lui avoir posé cette question de manière abrupte.

« Gérard Mourade. »

Décidément, la fiche de Hutte comportait de nombreuses lacunes. Aucune mention n'y était faite d'un Gérard Mourade. Pas plus que d'un Roger Behaviour, le prétendu mari de Noëlle Lefebvre.

« Noëlle ne vous a jamais parlé de Roger ? ni de moi ? C'est quand même étrange... Je m'appelle Gé-rard Mourade... »

Il avait répété son nom très fort, en détachant les syllabes, comme s'il voulait me convaincre une fois pour toutes de son identité et réveiller en moi un souvenir perdu, ou plutôt me persuader de l'importance de Gérard Mourade.

« ... J'ai l'impression que nous ne parlons pas de la même personne... »

J'avais envie de lui répondre, pour le rassurer, qu'il avait raison et qu'après tout il existait certainement en France de nombreuses Noëlle Lefebvre. Et nous nous serions quittés sur ces bonnes paroles.

J'essaye tant bien que mal de transcrire le dialogue que j'ai eu cet après-midi-là avec le dénommé Gérard Mourade, mais il n'en reste que des bribes après un si grand nombre d'années. J'aurais voulu que tout ait été enregistré sur la bande d'un magnétophone. Ainsi, en l'écoutant aujourd'hui, je n'aurais pas eu le sentiment que notre conversation avait eu lieu très loin dans le passé, mais qu'elle appartenait à un présent éternel. On aurait entendu en bruit de fond, et pour toujours, le brouhaha d'un après-midi de printemps rue de la Convention, et même des éclats de voix d'enfants revenant de l'école voisine – des

enfants qui seraient devenus aujourd'hui des adultes d'un certain âge. Et cette bouffée de présent, ayant réussi à traverser, intacte, près d'un demi-siècle, m'aurait mieux fait comprendre quel était mon état d'esprit de l'époque. Hutte m'avait offert un emploi dans son agence – un emploi bien subalterne –, mais je ne désirais en aucun cas m'engager dans cette voie-là. J'avais pensé que ce travail provisoire me fournirait toute une documentation qui pourrait m'inspirer plus tard si je me consacrais à la littérature. L'école de la vie, en quelque sorte.

Il m'avait expliqué qu'il avait reçu quelques semaines auparavant la visite d'un « client » dont le nom figurait en tête de la fiche : Brainos, 194, avenue Victor-Hugo. Celui-ci lui avait demandé d'enquêter sur la disparition de Noëlle Lefebvre. Et moi, dès que je m'étais retrouvé au guichet de la poste restante, j'avais espéré qu'une lettre ou un télégramme adressé à cette Noëlle Lefebvre nous aurait mis sur sa piste. À la terrasse du café, et à mesure que le temps passait, l'espoir m'avait repris. J'étais presque sûr qu'elle allait apparaître d'un instant à l'autre.

C'était la fin de l'après-midi. Gérard Mourade était toujours assis en face de moi.

« Nous parlons de la même personne », lui ai-je dit.

Je lui tendais de nouveau la carte de la poste restante. Il l'a examinée pendant un long moment.

« C'est bien elle. Mais pourquoi rue de la Convention ? Elle habitait avec Roger rue Vaugelas.

— Vous ne croyez pas que c'était son adresse avant qu'elle se marie ?

— Roger m'a dit qu'elle venait d'arriver à Paris quand il l'a rencontrée. »

Les renseignements qu'avait rassemblés Hutte étaient approximatifs. Il avait dû rédiger la fiche à la hâte, comme un mauvais élève son devoir quotidien de vacances.

« Mais vous, j'aimerais bien savoir où vous avez connu Noëlle... »

Il me considérait d'un œil méfiant, de nouveau. J'ai eu la tentation de lui dire la vérité, tant ce jeu du chat et de la souris finissait par me lasser. J'ai cherché mes mots : fiche... agence... Ces mots me gênaient. Et même le nom « Hutte » me mettait mal à l'aise, à cause d'une sonorité inquiétante qu'il n'avait pas jusque-là. Je n'ai rien dit. Je me suis retenu à temps. Ensuite, je crois que j'éprouvais le même soulagement de ne pas lui avoir dévoilé mon vrai visage que celui qui a enjambé le parapet d'un pont pour se jeter dans le vide et y renonce. Oui, un soulagement. Et aussi une légère sensation de vertige.

« J'ai connu Noëlle Lefebvre il y a quelques mois chez un certain Brainos. »

C'était le nom de celui que Hutte avait reçu et qui voulait savoir les raisons de la disparition de Noëlle

Lefebvre. Mais je ne me trouvais pas à l'agence ce jour-là, et je le regrettais. Hutte ne m'avait fait aucune description de cet homme.

« Vous connaissez ce Brainos ? lui ai-je demandé.

— Pas du tout. Je n'ai jamais entendu ce nom dans la bouche de Noëlle ou de Roger. »

Il attendait sûrement que je lui donne des détails sur cet homme, mais je ne savais rien de lui. Et la fiche où son nom était cité ne précisait que son adresse : 194, avenue Victor-Hugo. Hutte aurait quand même pu m'apporter quelques éclaircissements concernant son « client » avant de m'envoyer sur le terrain.

Il fallait encore que j'invente quelque chose et que je prêche le faux pour tenter d'apprendre le vrai. Bien sûr, j'avais toujours eu le goût de m'introduire dans la vie des autres, par curiosité et aussi par un besoin de mieux les comprendre et de démêler les fils embrouillés de leur vie – ce qu'ils étaient souvent incapables de faire eux-mêmes parce qu'ils vivaient leur vie de trop près alors que j'avais l'avantage d'être un simple spectateur, ou plutôt un témoin, comme on aurait dit dans le langage judiciaire.

« Brainos... c'est un médecin... J'ai connu Noëlle Lefebvre un après-midi du mois de mai dernier dans la salle d'attente de ce médecin... »

Il avait froncé les sourcils, l'air de me croire à demi.

« Au 194, avenue Victor-Hugo... En mai dernier... »

J'essayais de trouver d'autres détails pour mieux le convaincre que je ne mentais pas, mais j'avoue que ce jour-là j'avais de la peine à me livrer à cet exercice. Avais-je perdu la main ?

« Je crois qu'elle comptait sur ce docteur Brainos pour lui délivrer une ordonnance...

— Une ordonnance de quoi ? »

J'étais incapable de répondre. J'aurais dû, avant de prendre le métro jusqu'à la station Javel, écrire quelques notes sur un carnet, une sorte d'aide-mémoire. Ne pas improviser. « Docteur Brainos »... Cela sonnait faux.

« Elle était anxieuse... Elle se faisait du souci pour son travail... Elle avait besoin de tranquillisants...

— Vous croyez vraiment ? Pourtant, elle était soulagée d'avoir un travail chez Lancel... »

Lancel ? Il s'agissait peut-être de la grande maroquinerie de la place de l'Opéra. C'était le moment de prendre un risque pour en savoir plus, de bluffer, selon l'expression des joueurs de poker.

« Elle me disait qu'elle n'aimait pas le trajet en métro, chaque matin et chaque soir, pour aller à son travail... De chez elle à la maroquinerie Lancel, place de l'Opéra, cela fait au moins deux changements, non ? »

Il hochait la tête, comme s'il approuvait. Oui, j'avais deviné juste. Et pourtant, je ne me sentais plus le courage, en cette fin d'après-midi, de continuer à jouer à ce jeu. Je



risquais de m'égarer pour de bon à force d'avancer à l'aveuglette.

« C'est vrai, m'a-t-il dit, elle se plaignait souvent des trajets en métro jusque chez Lancel... Ce n'était pas pratique quand on habitait ce quartier...

— Et Roger, quel était son métier ? »

J'avais posé cette question d'une voix distraite, comme si je n'y attachais aucune importance. C'était une méthode que m'avait indiquée Hutte pour faire parler les gens. « Sinon, me disait-il, ils risquent de se cabrer. »

« Roger ? Oh, un peu tous les métiers... Quand je l'ai connu, il travaillait comme chauffeur dans une entreprise de déménagement... Et puis chez Orève, un fleuriste du 16<sup>e</sup> arrondissement... Il y a quelques mois, il avait trouvé une place d'aide-régisseur dans un théâtre... grâce à moi... »

En énumérant les différents emplois de ce Roger, il paraissait éprouver une certaine admiration pour lui.

« Roger rebondissait toujours... »

Apparemment, c'était une expression que lui et Roger devaient souvent répéter, une sorte de mot de passe. Mais à peine l'avait-il prononcée que son sourire s'était figé.

« Et maintenant, Dieu sait où il est... La dernière fois que je l'ai vu, il m'a dit qu'il partait à la recherche de Noëlle...

— Elle a disparu la première ? ai-je demandé.

— Oui. Un soir, elle n'est pas revenue rue Vaugelas. Le lendemain, non plus. J'ai accompagné Roger chez Lancel. Là-bas, ils n'étaient au courant de rien.

— Et vous n'avez aucune idée, ni vous ni son mari, de ce qui a bien pu se passer ? »

J'avais choisi une formule d'ordre général : « ce qui a bien pu se passer », pour qu'il se sente libre de me faire une confidence ou un aveu. C'était encore une leçon de Hutte : ne pas poser de question trop précise. Éviter toute agressivité au cours d'un interrogatoire. Amener « les choses en douceur ».

J'ai cru percevoir une gêne, une hésitation, chez lui.

« Qu'est-ce que vous voulez dire par “ce qui a bien pu se passer” ? »

Oui, il était visiblement mal à l'aise, comme s'il me soupçonnait de savoir quelque chose. Mais quoi ? J'ai préféré lui répondre par un haussement d'épaules. En silence.

« Et vous, qu'est-ce que vous faites dans la vie ? »

J'avais pris un ton léger. Je lui souriais. Je sentais que j'avais éveillé sa méfiance, de nouveau, et qu'il me cachait peut-être un détail concernant Noëlle Lefebvre, son mari, et lui-même. Deux personnes ne disparaissent pas aussi rapidement sans qu'un de leurs proches ait quelque idée, même confuse, là-dessus.

« Moi ? Je suis comédien. Je suis inscrit depuis un an au cours Paupelix.

— Et ça marche ? »

J'avais sans doute manqué de tact en lui posant cette question trop brutale.

« Je fais de la figuration dans des films, m'a-t-il dit sèchement. Ça me permet de payer mes cours. »

Je n'avais jamais entendu parler du cours Paupelix. Les jours suivants, je me suis renseigné sur celui-ci de sorte qu'aujourd'hui je peux écrire le nom sans faute d'orthographe : Paupelix, professeur d'art dramatique, 37, rue de l'Arcade, Paris 8<sup>e</sup>. Et voilà qui m'expliquait certaines expressions du visage, certaines poses et certains gestes un peu trop étudiés que j'avais remarqués chez lui et que l'on avait dû lui enseigner au cours Paupelix.

« Mais alors, vous voyiez souvent Noëlle ? Je ne comprends vraiment pas qu'elle ne vous ait jamais parlé de Roger... »

Il cherchait sans doute à savoir quel genre de rapports existait entre Noëlle Lefebvre et moi, et cela provoquait chez lui de l'inquiétude.

« Elle vous parlait quand même de sa vie ?

— Pas du tout, lui ai-je dit. Nous ne nous sommes rencontrés que trois ou quatre fois... le soir, à la sortie de son travail chez Lancel... Dans le café d'en face, boulevard des Capucines... »

Au début de la fiche, il était indiqué sa date et son lieu de naissance, mais celui-ci de manière imprécise : « un village aux environs d'Annecy, Haute-Savoie ».

« Nous nous sommes aperçus que nous étions nés dans la même région. Du côté d'Annecy. Nous en parlions souvent. »

Il paraissait ignorer ce détail de la vie de Noëlle Lefebvre et ne pas y attacher d'importance. Mais j'étais sûr que Hutte aurait pensé la même chose que moi : il faut toujours savoir dans quel quartier et dans quel village les gens sont nés.

« Et les lettres poste restante qu'elle vous envoyait chercher, qui pouvait bien les lui écrire ?

— Aucune idée. Sur l'enveloppe de ces lettres, j'avais remarqué que c'était toujours la même écriture... à l'encre bleu Floride... »

Je me suis demandé si cela servait à grand-chose d'inventer de tels détails. J'aurais voulu que lui aussi puisse me donner quelques autres précisions concernant Noëlle Lefebvre. Mais cela ne venait pas.

« Une encre bleu Floride... ? »

Pendant quelques secondes, j'ai cru que je l'avais mis sur une piste. Mais non. Tout simplement, il ne comprenait pas ce que signifiait « bleu Floride ».

« Un bleu très clair, lui ai-je dit.

— Et ces lettres venaient de France ou de l'étranger ? »